

Karell Clara

L'OISEAU DE FEU



ELECTROGENE

UCHRONIE

PROLOGUE

Tous des vandales !

L'homme à la redingote pesta et brandit sa canne en direction du fiacre qui venait d'inonder l'ourlet de son pantalon.

Il secoua la jambe, réajusta son chapeau haut de forme et maudit tous les chauffards de la capitale, toujours prompts à souiller les honnêtes gens. D'un geste agacé, il frotta le tissu maculé et remonta le col de son manteau autour de son écharpe en cachemire pour protéger sa gorge des frimas hivernaux. Il se redressa et accrocha le regard azur du portrait de Napoléon-Frédéric qui s'affichait en grand sur les colonnes Morris. Les prunelles fatiguées de Napoléon IV, soulignées par des pattes d'oie, jaillissaient d'un visage aux traits affaissés et à la peau grêlée dissimulée sous d'épais favoris grisonnants. L'homme ne put réprimer un grognement de mépris et hâta le pas, bien décidé à ignorer ces affiches. Il sauta par-dessus une flaque d'eau glacée et traversa la rue en évitant les autobus tirés par de robustes chevaux et les simples carrioles à bras

qui ralentissaient tout le monde. La pluie fine n'égayait pas son humeur, surtout après cette douche involontaire. Il se dirigeait vers le boulevard des Italiens, mais avait fait un petit détour pour se rendre au kiosque à journaux le plus proche. Le cabanon de fortune disparaissait sous l'amoncellement de feuilles de chou, accrochées en rang d'oignon par des pinces à linge et les clients venus s'arracher leur quotidien du matin. L'homme à la redingote observa avec mépris cette horde d'ouvriers mal rasés et mal élevés se marchant dessus de bon matin, la clope au bec sous leur moustache en guidon de vélo. Un peu plus loin, un gavroche haranguait les passants de sa voix nasillarde pour leur vanter les mérites des éditions quotidiennes ou les attirer avec le frisson d'un fait divers.

— Achetez *L'Aurore* ! Les nouvelles toutes fraîches du palais impérial en ce 1^{er} février ! Le vieil empereur abdique ! Aaaachetez *L'Aurore* ! Un franc seulement !

L'homme stoppa net.

— La fausse alerte à la bombe de la gare du Nord ! La maréchaussée témoigne ! Achetez *L'Aurore* ! Vous en voulez un, m'sieur ?

— Qu'est-ce que tu as dit ? lança-t-il au petit vendeur.

Sa voix hésitante entre les graves et les aigus n'arracha aucun sourire à l'homme guindé.

— L'alerte à la bombe ?

— Non, pas ça.

— Napoléon IV a annoncé son abdication ! Vous allez en prendre un, Monsieur ? demanda l'enfant en agitant son journal gondolant d'humidité entre ses doigts.

L'aristocrate grommela sous son haut-de-forme. Il retira l'un de ses gants en cuir pour saisir de sa main baguée quelques piécettes au fond de sa poche.

— Encore une idée saugrenue des républicains ! Ils ne savent plus quoi inventer !

— Mais c'est vrai, m'sieur ! Page 2 !

— Tu sais compter, toi ? L'instruction publique fait des miracles de nos jours ! railla-t-il en attrapant la feuille de chou avant de lui jeter la pièce d'une pichenette.

Il lui tourna le dos sans un regard et poursuivit son chemin, le nez plongé dans les nouvelles mal imprimées.

Qu'est-ce que ce vieux fou avait bien pu prévoir pour la fin de son règne minable ?

Le petit-fils de Napoléon n'avait pas brillé par sa sagacité et son charisme naturel. Qualités dont la descendance du petit Corse n'avait définitivement pas hérité. On le disait même un peu fragile d'esprit et de constitution à son âge avancé ! Pas étonnant qu'il abdique. La marque des faibles ! Ses ancêtres, eux, ne s'étaient jamais abaissés à ces extrémités ! Ses phalanges se crispèrent à la pensée de celui qui avait remplacé et humilié la vénérable lignée des Bourbons. L'usurpation du pouvoir par ce nain venu des fins fonds des marches de la France avait toujours été un sujet de rumination dans la famille. Son mariage avec cette catin des îles avait ouvert les vannes de tout ce qui ne tournait plus rond dans ce pays. Ces va-nu-pieds, ces pouilleux sans éducation pullulaient jusque dans les salons les plus huppés de la capitale aujourd'hui. Ce Bonaparte avait jeté l'opprobre sur la plus haute fonction et la nation dans une ornière dont elle peinait à s'extraire. Tout ceci lui donnait des ulcères.

Enfin à l'abri de la bruine sous la devanture d'une boutique de vaisselle en porcelaine, il feuilleta le journal pour l'ouvrir aux pages qui l'intéressaient. Ses prunelles zigzaguerent sur

le papier fin jusqu'à ce qu'elles tombent sur ce qu'il cherchait. Il manqua s'étouffer de colère en découvrant le chapeau de l'article en lettres grasses :

24 février 1898

Après de longues semaines de réflexion et de concertation, Napoléon-Frédéric, notre cher Napoléon IV, abdique au profit de sa petite-fille Apolline Arabella Joséphine Bonaparte, devenant ainsi la première impératrice de France ! Un événement inédit, si l'on considère les circonstances tragiques qui ont ôté la vie à son frère aîné Napoléon-Charles ! Les détails dans notre article...

L'homme poursuivit le texte en diagonale et ses mâchoires se raidissaient à mesure qu'il avançait dans sa lecture. De rage, il réduisit le journal en miettes et en jeta les fragments dans le caniveau où la feuille de chou finit sa courte existence. Il héla la première hippomobile qui passait et aboya au cocher de s'activer.



Laureanne se pencha au-dessus de l'ocilleton et repoussa une mèche récalcitrante de sa main vacante. De l'autre, elle manipula avec délicatesse l'anneau d'ajustement, jusqu'à ce que la lunette astronomique fasse le point. Elle pouvait sans problème imaginer la mécanique complexe des jeux optiques à l'intérieur de l'objectif pour que les miroirs se mettent en position les uns par rapport aux autres et produisent une image nette. Petit à petit, la rondeur de la lune se précisa et dévoila tous ses détails, ses cratères et ses zones d'ombre. Un sourire illumina le visage de la jeune fille, et elle s'empressa de gribouiller ses observations dans son nouveau carnet d'un trait de plume.

À la lueur de sa petite lampe à gaz, Laureanne Garnier croisa les jambes sur son lit et se pencha sur son télescope. Aldébaran, le gros chat gris tigré, somnolait roulé en boule sur un coin de l'édredon et surveillait sa propriétaire d'une paupière lasse. Laureanne tourna à nouveau la molette. Un voile à franges suranné, une possession de sa grand-mère

qu'elle n'avait jamais connue, tombait de ses épaules et la protégeait de l'air de la nuit qui rentrait par la fenêtre entrouverte. Heureusement pour la jeune fille, ce mois d'avril se montrait plutôt clément pour la saison. Laureanne s'abreuva de toute la beauté céleste offerte à ses yeux par cette nuit dégagée. Grâce à la magie du télescope, elle pouvait tout distinguer jusqu'aux détails qu'elle n'avait jamais osé imaginer. Les cratères qui dessinaient des dentelles sur la surface de la lune. Cette surface aride n'abritait-elle que de la rocaille ? Y avait-il de la gravité comme sur Terre ? Tout était fascinant avec cet astre si familier et encore si mystérieux ! Tant de questions l'assaillaient, des questions que ce télescope nourrissait par sa simple présence. Le cerveau fantaisiste de la jeune fille n'avait qu'à faire le reste et s'emballer.

Et là, il ne s'agit « que » de la lune ! Imagine ce que ce sera pendant la pluie d'étoiles filantes cet été !

À cette perspective, Laureanne gloussa, prise d'une excitation interne. Les Perséides l'avaient toujours fascinée depuis qu'elle était enfant, lorsque son père l'avait emmenée à la campagne où les lueurs de la ville ne gênaient pas l'observation des astres. Et quel spectacle ! Elle gardait un souvenir d'émerveillement qui ne l'avait jamais quittée. L'idée que cette lunette allait lui permettre de lever un coin du voile ne cessait de l'embraser. Toutefois, une ombre altéra vite son enthousiasme. Elle venait de terminer ses études secondaires. Malgré son manque d'intérêt pour certaines matières telles que les « travaux d'aiguille », l'aquarelle ou la gymnastique, ses professeurs s'entêtaient à la persuader de se diriger vers des études de l'instruction ou des tâches plus domestiques. Or, ses tripes lui hurlaient autre chose. Avoir la tête dans les étoiles, explorer les phénomènes célestes. C'était là que

résidait son destin, elle en était convaincue. Et pourtant... Tous s'acharnaient à l'en dissuader, arguant que cette lubie n'était qu'une passade, que c'était trop compliqué ou, tout simplement, que ce n'était pas un domaine pour elle. Qui étaient-ils pour en décider ?

La porte de sa chambre s'ouvrit dans un chuchotement et la jeune fille leva la tête de son appareil au moment où son père entra. Louis Garnier était grand, bien bâti, affichait le teint pâle de celui qui ne profite pas assez du grand air. Ses yeux bleus et rieurs égayaient ses traits fatigués et il portait toujours sa blouse de travail, malgré l'heure avancée.

— Il est tard, Laurie. Tu es encore debout ?

— Je sais, papa, mais c'était ce soir ou jamais pour observer la pleine lune. Regarde ! Les conditions sont idéales ! Pas un nuage ! Et pas de moustiques !

Louis Garnier s'approcha et s'assit sur l'édredon du lit, dérangeant par la même occasion Aldébaran, qui secoua une oreille agacée. Il tapota la main de sa fille avec affection.

— Tu remplis ton nouveau carnet ? demanda-t-il en désignant le livret déjà couvert d'annotations et de taches d'encre.

— Évidemment ! fit-elle. Je note mes observations nocturnes. J'ai terminé le précédent la semaine dernière.

— Ta mère m'avait prévenu que tu t'enfermerais pendant des nuits et des jours dès que tu aurais reçu ce cadeau.

— Le télescope ne sert à rien la journée, fit-elle remarquer en levant les yeux au plafond.

Le rire doux de Louis résonna et creusa des fossettes sur ses joues râpeuses.

— En effet, je le lui dirai. Elle aurait préféré t'offrir autre chose, si cela n'avait tenu qu'à elle.

— Une batterie de cuisine ou une demi-douzaine de napperons, je suppose ? railla Laureanne, caustique.

— Laureanne Marguerite Garnier, vous êtes une mauvaise langue ! J'aurais plutôt parié sur un nécessaire à couture ou une mallette d'outils de joaillier.

La jeune fille poussa un soupir et vint se lover dans les bras de son père en quête de réconfort. L'un si près de l'autre, on ne pouvait que remarquer la différence de couleur de peau entre le père et la fille. Avec Louis si pâle et Esther plus noire de peau, Laureanne coupait la poire en deux.

— Ta mère ne pense pas à mal, déclara Louis en prenant la défense de son épouse. Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on a dix-huit ans !

— Toi, tu me connais bien. Tu savais qu'un télescope me ferait plaisir. Maman, elle...

Louis soupira et lui caressa les cheveux.

— Elle a peur de te voir partir. Tu ne seras bientôt plus la petite fille à laquelle elle faisait des tresses et qu'elle faisait sauter sur ses genoux.

— En changeant de sujet, a-t-on reçu du courrier de grand-père et grand-mère ? s'enquit-elle en levant des yeux pleins d'attentes.

Louis grimaça et secoua la tête.

— Je suis désolée, Laurie.

— J'avais espéré...

— Je sais.

Laureanne se pinça les lèvres et se redressa, faisant de son mieux pour masquer sa déception.

— Ce n'est pas grave. Une autre fois peut-être.

— Ils n'ont pas pris de tes nouvelles depuis ta naissance, ma douce. Je préférerais que tu ne te crées pas de nœuds au

ventre pour rien. Tes grands-parents sont des gens fiers et campés sur leur position. Mieux vaut garder ton énergie pour autre chose.

Son père attrapa sa main entre les siennes et plongea son regard dans celui de sa fille, l'air sérieux, avant de poursuivre :

— Laurie, la vie va sans doute changer pour toi à partir de maintenant. Tu grandis et tu deviens une adulte un peu plus tous les jours. Tu rencontreras quelqu'un et tu nous quitteras pour fonder ta propre famille. C'est le choix que ta mère et moi avons fait, et pour rien au monde nous ne regrettons cette décision, car elle nous a donné le plus beau cadeau du monde.

Il saisit le menton de sa fille entre ses doigts, ce qui fit apparaître un sourire sur son visage juvénile.

— Ce que je veux dire, c'est que la vie nous réserve parfois des surprises et nous fait prendre des directions inattendues. Cela fait peur et c'est normal. Mais nous savons que cela peut arriver et je veux t'assurer que ta mère et moi serons là pour t'épauler.

— Même si je vous dis que je voudrais étudier l'astronomie à la faculté des sciences ?

— Nous en avons déjà parlé. On rentre sur dossier, et ta mère et moi ne sommes pas sûrs que cela soit une bonne idée.

— Pourquoi ? Parce que les filles n'étudient pas les étoiles ?

Laureanne rapprocha les pans de son châle autour de sa poitrine, son épaisse natte châtain ramenée sur sa gorge.

Après un moment de flottement où il chercha ses mots, Louis murmura :

— Ce que je veux dire, c'est qu'il y a des choses plus terre à terre plutôt que de rêver le nez en l'air.

— Tu veux dire me trouver un mari et reprendre le magasin ? lâcha-t-elle, acide.

— Est-ce une si mauvaise chose de te savoir en sécurité par les temps qui courent ?

— Maman et toi savez très bien que je n'en ai pas l'intention. Sa dernière idée saugrenue était de me faire épouser Bastien. Tu te rends compte ? Il est comme mon grand frère ! Elle n'a qu'à l'adopter si elle tient à ce point que la boutique reste dans la famille !

Laureanne croisa les bras sur sa poitrine, préférant examiner le papier peint de sa chambre. Elle connaissait la rengaine pour l'avoir bien assez entendue.

Bastien Chassagne, de deux ans son aîné, avait rejoint le *Garde-Temps* trois ans auparavant. C'était alors un grand échelas de dix-sept ans, aux oreilles décollées et toujours rouges, qui semblait avoir poussé trop vite pour son âge. Originaire de la Corrèze, il était monté à la capitale pour être placé en apprentissage chez les Garnier, notamment dans la confection de montres de gousset. Bastien était un élève assidu et curieux, habile de ses mains et qui travaillait avec zèle et facilité.

— Bastien est un garçon charmant, non ? Ou Nathanaël peut-être ?

À l'énoncé de son meilleur ami, elle tourna vers son père des yeux arrondis de surprise. Un frisson lui parcourut l'échine. Imaginer Bastien, ou même Nathanaël, comme mari potentiel lui paraissait aussi incongru que déplacé. La discussion prenait une tournure qui embarrassait la jeune fille. Pourquoi se mettait-il lui aussi à lui parler de mariage ? Sa mère avait évoqué la question sans avoir l'air d'y toucher voilà quelques semaines, alors que Laureanne était en train d'éplucher les légumes pour le dîner. Elle n'avait pas voulu relever.

— Bien, nous en rediscuterons. Prends le temps d’y réfléchir, c’est tout ce que je te demande, conclut Louis en se redressant. Et tâche de ne pas veiller trop tard.

Dehors, les cloches de l’église toutes proches sonnèrent minuit. Les notes métalliques portées par l’air du soir vinrent combler le silence pesant.

— Tu es encore habillé, remarqua la jeune fille.

— J’ai encore du travail.

— À cette heure ?

— Je dois rejoindre ta mère à l’atelier. Nous avons encore beaucoup à faire sur une nouvelle commande. C’est la passion du métier !

Louis déposa un baiser sur le front de Laureanne et sortit, non sans lui jeter un dernier regard attendri, la laissant à sa contemplation nocturne.

— Bonne nuit, Laurie.

— Bonne nuit, papa.

*

Son père parti, Laureanne retourna à sa lunette télescopique, mais le cœur n’y était plus. La conversation avait fait naître une contrariété qui enflait dans sa poitrine de seconde en seconde. La jeune fille exprima son mécontentement et sa frustration dans un grognement avant de ranger l’appareil avec soin. Elle replia les pieds métalliques et voulut le traîner dans un coin de sa chambre avant de se souvenir de son poids. Par habitude, elle essayait de ne déranger personne la nuit venue, mais elle se remémora que sa mère et son père travaillaient en ce moment dans l’atelier. Un peu de vacarme ne les gênerait pas.

Sa besogne terminée, elle tira les rideaux devant la fenêtre ouverte. Jetant un œil par-dessus le cadre en fer forgé et les plants de fleurs printanières qui décoraient son balconnet, Laureanne aperçut la lueur provenant de l'arrière-boutique, de l'autre côté de leur cour intérieure. Elle ne distinguait que des silhouettes derrière le verre poli traversé par les armatures métalliques. Il n'était pas anormal que ses parents travaillent au-delà de leurs horaires habituels ou sacrifient leurs fins de semaine ou quelques congés pour terminer une commande. Mais voilà trois semaines qu'elle surprenait la même activité dans l'atelier à des heures indues. Elle n'avait pas voulu poser de questions, surtout si cela lui évitait d'être réquisitionnée pour quelques tâches ingrates qui l'ennuyaient, dans le meilleur des cas.

Louis et Esther Garnier avaient ouvert leur horlogerie-bijouterie *Au Garde-Temps* en 1875, consolidant leur réputation au fil des années grâce à la qualité et l'originalité de leurs créations. Le couple était devenu une adresse sûre pour des commandes uniques et exigeantes, à côté des entretiens de montres et horloges en tout genre. Ils en étaient venus à embaucher un apprenti pour se charger des menues réparations, en plus de lui transmettre le métier. Bastien avait ainsi rejoint l'équipe trois ans auparavant, et s'était vite révélé indispensable.

Ce commerce avait toujours été le rêve de ses parents, et Laureanne connaissait tous les recoins de la boutique jusqu'à l'atelier. Esther nourrissait l'espoir que sa fille hériterait un jour du magasin, lorsqu'ils ne seraient plus en mesure de le tenir. Même si Laureanne était fière de ce qu'ils avaient accompli ensemble et y avait passé toute sa vie, elle ne pouvait

se défaire de l'idée que son existence ne se limitait pas à ces quatre murs.

Le fait que Laureanne n'avait aucune envie de reprendre l'affaire familiale n'avait jamais effleuré l'esprit de sa mère. Ou alors s'en fichait-elle. Ce qui était pire aux yeux de l'aspirante astronome, car elle n'avait jamais montré beaucoup d'enthousiasme à l'idée de gérer la boutique. Elle n'avait pas l'âme d'une horlogère ni d'une bijoutière, encore moins d'une commerçante.

Son rêve à elle s'élevait au-dessus de leurs têtes et se cachait derrière les nébuleuses, dans les mystères de l'univers.

Posant une fesse sur son lit, elle défit sa tresse, perdue dans ses pensées, avant de pousser un long soupir de découragement. Ses mains fouillèrent alors sous son matelas et en sortirent un feuillet froissé. Ses prunelles parcoururent les mots qu'elle y avait inscrits quelques heures auparavant. Saisissant un crayon, elle griffonna des phrases avant de rayer des lignes entières de dépit.

Voilà des jours qu'elle tentait d'écrire une lettre au comité de direction de l'Académie des sciences de Paris afin de les persuader d'accepter son inscription. Elle avait déjà bataillé pour obtenir une recommandation du proviseur de son lycée – recommandation qu'elle avait gagnée à la sueur de son front et au prix d'un quasi-harcèlement de l'homme en question.

— Quelle sotte ! murmura-t-elle. Jamais ils ne seront convaincus par ces arguments.

Le poids du découragement fit vaciller ses épaules et sa détermination.

Chacun de ses propos avait un goût de cendre. Elle ne parvenait pas à aligner deux idées cohérentes avec les

dernières conversations qu'elle venait d'avoir avec son père. De rage, elle chiffonna les feuilles et les jeta vers sa corbeille. Le projectile heurta le bord de celle-ci et alla rejoindre le cimetière de boulettes de papier qui gisaient au pied de la poubelle. Laureanne se dit avec une certaine ironie moqueuse que cela ressemblait à des planètes en orbite autour de leur soleil.

Elle se laissa tomber sur son édredon, les yeux rivés sur le plafond qui se perdait dans la faible lueur de sa lampe à gaz.

Pourquoi ses parents l'assommaient-ils subitement de questions sur son avenir, alors qu'ils n'avaient visiblement aucune intention de prendre son avis en considération ? Et pourquoi ces allusions à Bastien ou à Nathanaël ? Elle n'était pas idiote, et leurs tentatives n'avaient rien de subtil ! Elle n'éprouvait rien d'autre qu'une tendresse fraternelle pour Bastien. Et Nathanaël et elle étaient certes inséparables depuis l'enfance, mais elle n'avait jamais ressenti autre chose que de l'amitié. Sans doute bon nombre de couples mariés pouvaient leur envier leur complicité et leur affection l'un pour l'autre, mais elle n'avait jamais au grand jamais envisagé ces deux-là comme une possibilité de relation amoureuse.

Quelle idée grotesque !

Une union aurait toutes les chances d'altérer leur relation actuelle. Et si épouser Nathanaël modifiait la confiance et l'amitié que les deux jeunes gens partageaient et que Laureanne chérissait, elle n'en voulait pas.

Laureanne attrapa un peigne en bois pour retirer un nœud dans ses cheveux, mais s'immobilisa bien vite, déconcentrée par une réflexion subite.

Nathanaël éprouvait-il des sentiments de cette nature à son encontre ? Ou pire. Avait-il abordé la question avec

ses parents ? Elle n'osait y croire. Ils n'avaient aucun secret l'un pour l'autre et parlaient librement. Et pourtant... se serait-il ouvert à elle s'il voyait dans leur relation plus que de l'affection amicale et fraternelle ? Ils se connaissaient depuis si longtemps. Avec lui, elle avait partagé toutes ses sorties, tous ses jeux et ses secrets. La regardait-il différemment maintenant qu'ils avaient grandi ? Ne l'avait-il pas invitée à la fête foraine ? Ils s'y rendaient chaque année. Pourquoi cette année serait-elle différente ? C'était idiot !

Poussée par ses pensées, Laureanne reposa son peigne sur la commode et renoua sa tresse. Le matelas protesta lorsqu'elle se glissa sous ses draps. Elle actionna la molette de la lampe et la flamme mourut, plongeant la petite chambre parisienne dans le noir.

*

Un vrombissement intempestif près de son oreille sortit Laureanne de son sommeil. Dans un état encore à demi léthargique, elle agita les bras pour éloigner le moustique horripilant et se maudit d'avoir laissé la fenêtre ouverte. À contrecœur, elle s'assit sur son lit et passa une main fatiguée sur son visage pour retrouver ses esprits. L'insecte retenta sa chance plusieurs fois et, après quelques essais infructueux, Laureanne fut enfin la plus rapide. Elle se frotta les paumes pour se débarrasser des restes du malotru et s'empressa d'aller fermer le battant.

C'est alors qu'un son métallique étouffé provenant de la cour attira son attention. Elle fronça les sourcils. Qui pouvait bien faire du bruit à cette heure de la nuit ? Laureanne se pencha pour voir ce qu'il se tramait, à moitié protégée par les

clématites endormies de sa jardinière. Une ombre mouvante se dirigeait vers le porche. La silhouette semblait louvoyer dans la pénombre et, malgré la faible luminosité, Laureanne n'eut aucun mal à reconnaître sa mère à sa démarche et à la large robe qui flottait au-dessus du sol. Esther Garnier, emmitouflée dans un châle qui lui couvrait le visage, scrutait autour d'elle comme pour s'assurer que personne ne l'épiait. Que faisait-elle dehors à une heure pareille ? Plongée dans l'obscurité, le souffle court, Laureanne observa Esther rejoindre la porte cochère. La bijoutière tourna le verrou et se dégagea pour laisser place à une large silhouette que Laureanne ne put identifier. Tout ce qu'elle parvenait à distinguer était une forme masculine à haute carrure, qu'un manteau dissimulait jusqu'aux chevilles et dont le chef était coiffé d'un chapeau haut de forme. L'homme utilisait une canne pour marcher, mais ne semblait pas grabataire. Esther dut lui dire de faire moins de bruit, car son invité cessa de frapper le sol.

L'horlogère échangea quelques mots avec l'inconnu, mais Laureanne était trop loin pour entendre quoi que ce soit. Après quelques secondes, la femme lui montra le chemin, et les deux silhouettes disparurent peu après dans l'obscurité de l'atelier. Une petite lueur s'alluma, discrète, dans l'arrière-boutique. Tout redevint calme, laissant Laureanne dans l'incompréhension la plus totale.

Qui était cet inconnu que sa mère accueillait en pleine nuit ? Était-ce un client ? Mais alors, pourquoi le recevoir si tard ? Ne pouvait-il pas passer au magasin en journée comme tout le monde ? Son père était-il au courant ? Était-ce la raison pour laquelle Louis et Esther interdisaient l'accès à l'atelier à leur fille ? Leur explication d'inventaire et de réaménagement lui avait paru assez fumeuse à la longue. Sur le coup, Laureanne

ne s'était pas posé de questions, mais voilà plusieurs semaines que cet « inventaire » durait. Pourquoi toutes ces cachotteries ?

D'un seul coup, Laureanne se figea. Était-ce possible que sa mère... ait une aventure ? Non, c'était inenvisageable ! La jeune fille secoua la tête avec force. Il devait y avoir une autre explication. Que sa mère puisse voir un autre homme était impensable. Un long frisson courut le long de son échine. Non. Elle refusait de donner de la valeur à cette spéculation insensée !

Laureanne s'ébroua, comme si ce simple geste pouvait effacer la scène dont elle venait d'être le témoin involontaire. Elle se faisait sans doute des idées pour rien. Elle préféra se glisser entre ses draps et éviter de se poser des questions qui n'avaient pas lieu d'être.